

A propos de l'épizootie, voici une conversation qui a eu lieu dernièrement entre deux cultivateurs qui veillaient chez l'un d'eux. Le maître de la maison qui avait lu dans la journée même dans la *Gazette des Campagnes* ce que nous disions des ravages que cette maladie fait en Angleterre commence une kirie de plaintes, de lamentations, etc. " Hélas ! dit-il, s'il fallait que cette maladie viendrait se jeter sur nos vaches, que deviendrions-nous ? Les trois quarts des habitants vivent, pendant l'été, du produit de ces animaux. Notre nourriture à nous, pendant les chaleurs, c'est le lait, et puis, avec quoi faisons-nous un peu d'argent l'automne, pour payer nos petites dettes ? c'est avec le beurre. Et, si tout cela allait nous manquer ! nous pourrions bien nous casser les dents.—Son voisin lui répondit sans paraître ému : " Mon ami, tu as raison, nos vaches sont presque tout pour nous ; elles nous nourrissent, nous fournissent des chaussures et mille choses encore. Je dis comme toi, que ce serait un grand malheur, si cette maladie tombait sur nos animaux ; mais il faut envisager les choses sous leur vrai jour. Ce malheur serait peut-être un mal pour un bien. Nous canadiens, nous sommes malheureusement trop portés à abuser de ce que Dieu nous donne. Tu le sais, quand on a un peu d'argent, vite, il faut le dépenser en boisson et en fierté. Nos femmes et nos filles sont habillées aujourd'hui comme des comtesses, nos jeunes gens sont paresseux, aiment les fêtes et la bouteille. Enfin on est *dépensiers* sous tous rapports. Eh ! bien, si le malheur dont nous sommes menacés nous arrive, cela nous rendra peut-être plus sages, et sans être obligé de se casser les dents, il suffira probablement de casser verres et flacons, et de jeter au feu cercles et autres bagatelles.

" Tiens, cher voisin, ajouta-t-il, je n'oublierai jamais ce que feu mon grand papa, qui était un brave homme, comme tu sais, nous répétait souvent : " Mes chers enfants, disait-il, on a toujours plus qu'on ne mérite. Quand des malheurs nous frappent c'est que nous les attirons par notre mauvaise conduite, et Dieu nous les envoie pour nous rendre meilleurs. Si vous voulez détourner le malheur de dessus vos têtes, priez et pleurez vos fautes " —Voilà une autre maladie plus terrible encore qui nous menace, le choléra, puisqu'au lieu de frapper les animaux, elle frappe les hommes et les enlève dans quelques heures. Et déjà même bien des personnes tremblent à la seule pensée de cette épouvantable épidémie. Mais prend-on le véritable moyen de la détourner ? On parle bien d'assainir les villes et les villages, on conseille la plus grande propreté sur soi, dans les maisons, dans les lieux environnants, etc., tout cela est très sage. Mais quels moyens prend-on pour arrêter le bras de Dieu levé sur nos têtes ? On a pas même pensé à faire chanter de grand's messes dans ce but.

Tiens, voisin, voici mon dernier mot : si on était plus humbles, plus sobre, plus honnête dans nos marchés, etc., on éviterait tout cela, et avec les sources de bien-être que nous possédons, on serait le peuple le plus heureux de la terre.

—Mon ami, reprit son interlocuteur, tu es toujours plus sage que moi, tu vois toujours mieux les choses. A quoi nous sert de nous lamenter, de nous chagriner d'avance. Dans le temps comme dans le temps, et en attendant le mal, prions et faisons pénitence.

Après cette édifiante conversation nos deux cultivateurs se séparèrent animés des sentiments les plus chrétiens.

L'altise ou puceron.

Depuis quelques années, les jeunes plants des choux et des navets ont un ennemi très redoutable dans l'altise qui dévore les

feuilles à mesure qu'elles se montrent et qui fait ainsi périr la plante. Ses ravages ont été si considérables que dans certaines localités on a complètement renoncé à la culture du navet.

Comme ce mal existe en France comme ici, des agronomes se sont mis à l'œuvre pour découvrir un moyen de faire cesser ce fléau. L'un d'eux, qui appartient à une *Société* dite *d'acclimatation*, vient de découvrir un nouveau moyen de détruire cet insecte. Ce moyen le voici : Il emploie à cet effet le goudron de gaz mélangé à la sciure de bois, dans la proportion de deux pour cent, c'est-à-dire deux mesures de goudron pour cent mesures de sciure de bois. Il suppose que la semence a été déposée sur le champ ou que les jeunes plantes ont été transplantées. Il assure que l'expérience lui a démontré que mille livres de ce mélange par arpent, suffisent pour faire disparaître complètement cet insecte qui est probablement tué par l'odeur, car au lieu de faire irruption dans les champs voisins, il disparaît complètement.

L'efficacité de cette expérience a été démontrée par des expériences comparatives continuées pendant cinq années. Pendant que par ce moyen on sauvait du ravage de cet insecte des champs entiers, d'autres champs abandonnés à eux-mêmes étaient entièrement dévorés.

Quant au goudron de gaz, il n'y a que ceux qui demeurent près des villes ou d'autres localités où se trouvent des usines à gaz, qui pourraient s'en procurer facilement ; mais il paraît que le goudron ordinaire produit le même effet.

Maintenant, on sait que plusieurs cultivateurs veulent abandonner la culture du chou parce que quand l'altise a disparu, le peu qu'il a laissé est envahi par un autre ennemi non moins dangereux qui dépouille complètement les feuilles et ne leur laisse que les plus grosses nervures. Ce terrible ennemi est la chenille verte, et là où elle se montre il est impossible de lui soustraire un seul chou. Si elle n'est pas assez nombreuse pour le dévorer entièrement, elle l'empoisonne de ses excréments. Jusqu'à présent, bien des recettes ont été employées pour la détruire et, à notre connaissance, aucune n'a complètement réussi. Le plus qu'on a pu faire a été d'en faire disparaître un bien petit nombre et de ralentir leurs dégâts.

Nous sommes fortement portés à croire que le moyen employé pour détruire l'altise produirait le même effet pour la chenille ; ou encore mieux, nous croyons que l'odeur du goudron suffirait pour éloigner le papillon qui vient déposer sur les choux ses œufs qui, dans quelques jours, donnent la chenille dont il s'agit.

Un autre moyen a été suggéré, et on nous assure qu'il a réussi. Aussitôt que le petit papillon qui donne naissance à la chenille fait son apparition, on allume au milieu de son champ de choux, pendant plusieurs soirs de suite ou en différents temps, un petit feu qui projette une flamme vive ; le papillon, attiré par cette flamme comme par celle d'une bougie, s'en approche, tourne autour et finit presque toujours par s'y brûler les ailes et y tomber, et ainsi le chou est sauvé.

Quant à enlever les chenilles à la main, et les détruire à mesure, c'est un moyen que nous ne pouvons conseiller. D'abord, parce que si le champ est étendu ce moyen est dispendieux ; ensuite, parce qu'il faudrait recommencer cette dégoûtante besogne plusieurs fois dans la saison.

L'année dernière, dans un des jardins du Collège, était plantée une quantité considérable de choux, et qui avait la plus magnifique apparence. Aussitôt que la chenille fit son apparition, un jeune enfant était occupé du matin au soir à recueillir cet insecte, et à le déposer dans un vase rempli d'eau chaude. Tous les soirs il en avait des quantités considérables. Tous les intéressés se réjouissaient d'un tra-